

OU_{vroir}
de LI_{ttérature}
PI_{scimortuaire}

Initiales

B.B.

Barbe-Bleue dans tous ses états





Exercices de style

« Barbe-Bleue mon amour, quel étrange cri ! » aurait dit Desproges. La diabolique réputation du personnage du conte de Charles Perrault n'est plus à faire. Depuis trois cents ans, l'image du tueur au cabinet secret a fait frissonner des générations d'enfants et d'adultes.

Et pourtant, on ne peut que s'interroger. En notre époque troublée, où crimes et malversations sont légion, où la télévision, le cinéma et la littérature se disputent sans trêve le prix de la « glauquerie », en cette triste époque où même les agresseurs de vieilles dames ne sont plus en sécurité, peut-on encore croire que le conte de Perrault, dans sa forme actuelle, possède une quelconque exemplarité ?

Peut-on encore — sans rire — faire une lecture nocturne de *Barbe-Bleue* à son enfant en pensant que cela va l'empêcher de dormir ?

En d'autres termes, peut-on aujourd'hui retrouver à la lecture du *Barbe-Bleue* de Perrault le frisson, la tension, en bref, l'esprit romanesque indispensable à toute bonne littérature ?

Nous ne le pensons pas.

C'est pourquoi l'Oulipi vous propose avec ce numéro exceptionnel, imprimé sur papier vélin ou alors vous vous êtes fait avoir, d'audacieuses réécritures du mythe de Barbe-Bleue, comme autant de modestes hommages aux œuvres de Raymond Queneau et Charles Perrault.

Dangereuses liaisons

Avertissement de l'auteur

En publiant ces lettres, notre intention n'est pas de faire l'apologie du libertinage mais bien au contraire de montrer la fin tragique qui attend ceux qui se détournent des douces contraintes de notre très sainte et très sage Religion.

La marquise de Merteuil à Barbe-Bleue

Mon cher vicomte,

Votre lettre a provoqué en moi le plus intense plaisir. Vous ne sauriez imaginer avec quelle hilarité j'ai lu le récit des supplices que vous infligeâtes à cette pauvre Cécile de V***. Je suis heureuse de constater que votre glaive fit une fois de plus, et à plusieurs reprises, honneur à votre nom.¹ Il m'a fallu la plus grande force d'âme pour ensuite me rendre chez ma tendre amie, la dévote Madame de V***, et lui soutenir avec mon sérieux habituel que sa chère fille Cécile était à l'instant même à mon château de Foljuif où elle faisait de gros progrès en broderie et où elle regardait *Questions pour un Champion* avec assiduité (j'ai bien failli mouiller ma culotte de rire en ajoutant : « La brave petite est très sérieuse, et ne regarde jamais l'indice qui s'affiche en bas de l'écran. »)

Mais assez parlé de moi. Vous me demandez mon concours pour ajouter la petite Belle de Bois-Dorman à votre tableau de chasse.² Outre que cette idée me réjouit, je n'oublie pas que j'ai une dette envers vous depuis que vous m'avez aidée à dévorer le Petit Poucet et le chat de la mère Michel. J'ai donc entrepris d'approcher la demoiselle et de lui faire de vous et de votre azurée pilosité un portrait des plus flatteurs. Sans me vanter, je crois que ma manœuvre fut assez habile car l'austère dinde ne se lassait plus d'entendre vanter vos mérites. Il me semble d'ailleurs que la petite fut assez réceptive à mes arguments, ce qui n'a rien d'étonnant car l'éducation abrutissante qu'elle a reçue l'a privée de tous les plaisirs sans pour autant lui enseigner la vertu.³ Je vous tiendrai au courant des développements de mon entreprise, qui me semble en bonne voie : d'ici peu, je m'efforcerai de vous ménager une rencontre fortuite avec elle. Alors, assurément, votre animal magnétisme fera le reste et nul doute que sous les coups de votre bélier la citadelle imprenable sera défoncée par toutes ses portes, même les plus étroites et les plus obscures.⁴

Je dois malheureusement prendre congé : c'est l'heure du Pot.

Adieu.

*Paris, ce 31 janvier 17***

1 La marquise fait ici une de ces hardies métaphores de libertins que nous nous garderons bien d'expliquer.

2 Ce n'est pas une métaphore : Barbe-Bleue séquestre ses femmes, les viole, les torture, les tue, les fait déchiqueter par ses chiens et accroche leur tête aux murs de la chambre interdite. Une pratique de libertin que nous ne saurions encourager.

3 Mademoiselle de Bois-Dorman a fait une PC* à Louis-le-Grand.

4 Encore une blague de cul vaseuse de la marquise.

Blue Beard Billy
(sur l'air de Stack o'Lee Blues)

Blue Beard Billy was a rich man, he married nice Susy,
He had a big house on the hill, with lots of rooms to see.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

One day he took his horse to go to the village store,
He gave his keys to his wife and said: 'Don't open the little door'.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

But poor Susy was inquisitive, so she opened that door,
Hoping that Billy would stay a moment at the store.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

She dropped the key when she saw corpses and blood spilled on the ground,
She closed the door and washed the key, but blood could still be found.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

When on evening he came back, he asked her for the key,
And understood that she had seen the corpses of Jane and Mary.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

'You disobeyed so you must die', he then said to Susy.
He took his gun and loaded it while she asked for mercy.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

But her sister Ann had seen the scene and brought her brother Jack,
And Blue Beard Billy was smoked down: three bullets in his back.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

Susy kept the house and money 'cause Billy had no heir.
She married a nice man two months later and lived ever after there.
What a bad man, oh Blue Beard Billy...

*
* *

La Porte interdite

Wultan regardait la Citadelle dont les parois métalliques étincelaient sous les pâles soleils de Tevax. Aux pieds de la Citadelle, la Cité grondait sourdement. Les hurlements rauques des femmes montaient jusqu'au sommet de la tour. Là-haut, le Seigneur à la Barbe Bleue dormait.

Wultan serra un peu plus fort son désintégrateur. Depuis la Grande Purge de 2564, aucun Tevaxien ne pouvait évoquer sans terreur le Seigneur à la Barbe Bleue. Même un Norméen comme Wultan ne pouvait le nommer sans angoisse. Le Traitement était incurable.

Wultan enclencha son vrombisseur et descendit la Grande Colline.

*

La nuit était tombée depuis plusieurs heures lorsque Wultan passa le premier des trois remparts qui ceinturaient la ville. Tout de suite, il sentit le Choc. Il avait franchi le Bouclier. Il patienta quelques minutes pour laisser le temps au vrombisseur de changer de longueur d'onde puis continua son chemin. L'avenue était noire de monde et il n'eut aucun mal à se fondre dans la foule. L'intrusion de glie norméenne dans la Cité fut noyée dans le bruit de fond de la Cité.

Sa respiration se faisait plus rapide à mesure qu'il se rapprochait de la Citadelle. Il franchit un autre rempart et reçut le deuxième Choc. Il avançait difficilement, se frayant avec peine un passage dans la marée humaine bigarrée qui parcourait l'avenue dans les deux sens.

Le Choc du troisième rempart fut le plus rude. Un hurlement de douleur zébra sa conscience. On était à la limite des capacités du vrombisseur. Wultan s'arrêta.

Devant lui, la Porte se dressait. Un homme ne pouvait aller plus loin.

*

Lorsque les émissaires étaient venus porter la clé à sa soeur, Wultan était bien trop jeune pour comprendre. On lui avait dit que Rosma était « l'élue » et il avait accepté cette idée. Ce n'est

qu'après qu'il avait su la vérité.

Pour les autres Tevaxiens, le monde était simple. Il y avait la Cité et ses usines. Au delà du troisième rempart trônait la Citadelle pour laquelle tournaient les usines. Au delà du premier rempart, il y avait l'Extérieur et la forêt. Mais depuis la seconde Purge, personne ne s'y aventurerait. Le Traitement l'empêchait. Seul un vrombisseur permettait de passer inaperçu le Bouclier. Mais seul un Norméen pouvait tolérer le port d'un vrombisseur. De toute façon, le vrombisseur, même enclenché en permanence, ne permettait pas de survivre plus d'une semaine à l'Extérieur.

Après la révolte de 2614, le Seigneur à la barbe bleue avait décidé d'exterminer les Norméens. Les femmes norméennes furent « élues » les unes après les autres. La race des Norméens s'éteignit peu à peu.

Wultan était le dernier Norméen.

*

Wultan restait au milieu de la foule. Il savait que, du haut de la Citadelle, on le guettait. Il savait que, tôt ou tard, on le repérerait, même si on n'avait rien vu venir jusqu'à présent. Derrière la Porte, les cris des femmes norméennes déchiraient l'air vicié. Mais il était le seul à les entendre. Autour de lui, les autres Tevaxiens entraient et sortaient des usines.

Wultan inspira fortement et passa le vrombisseur en mode transport. Il savait que cela le rendrait détectable mais il n'y avait aucun autre moyen. Ses atomes se mêlèrent à ceux de la Porte. Il passa.

Un gigantesque escalier aux marches recouvertes de sang caillé grimpa à l'assaut de la citadelle. Wultan serra plus fermement son désintégrateur et entama l'ascension.

*

Wultan viendra-t-il à bout du seigneur à la Barbe bleue ? Vous le saurez en lisant la fin de cette trépidante histoire à la page 7, si vous aimez la SF pessimiste, ou à la page 8, si vous préférez la SF optimiste.

La mariée était en bleu

C'était une putain de journée. Noire. Triste. Vide. Sans fenêtre. Il pleuvait. Le cadavre avait été retrouvé dans un terrain vague, pas loin de Noisy-le-Sec. Pas de mobile, évidemment. Un sadique. Et toujours la même histoire. Il l'avait violée et l'avait achevée de trois coups de couteau. Dans le dos. Par derrière. En plein dans le verso. En traître. Chienne de vie.

« Alors toubib ?

– Elle est morte.

– Oui. C'est vrai. Elle n'est plus vivante.

Pourriture d'existence.

– Un petit bout de panini ?

– C'est pas de refus. Saloperie d'humanité, va. »

*

La victime s'appelait Marie-Lou. Une pute. C'était la sixième en trois mois. Chérie de destinée. J'avais envie de gerber. Gerber toute cette vie de merde. Mais j'étais qu'un flic. J'avais rien à dire. Juste à faire mon boulot. Et fermer ma gueule. Connerie de job.

Elle s'était mariée il y a une semaine. Toujours le même topo. Le prince charmant. Sortir de la mouise. Larguer le trottoir (putain de société, soit

dit en passant). Comme à chaque fois, on l'avait retrouvée assassinée quelques jours après le mariage. Comme à chaque fois, elle serrait dans sa main gauche une petite clé tachée de sang. La marque du tueur. Et comme à chaque fois, on avait perdu la trace du mari. On pouvait même pas savoir s'il avait ses raisons. Vacherie de destin.

Un point commun à toutes ces affaires : l'homme avait la barbe bleue. Les journaux s'étaient emparé de l'affaire. L'affaire de la *Barbe Bleue*.

*

La sonnerie du téléphone déchira la nuit. Je décrochai.

« Allô ? j'écoute ?

– Commissaire ? C'est Bain-Turc à l'appareil, votre fidèle mulet. On a retrouvé un septième cadavre.

– Merde... Encore un coup de la Barbe Bleue ? »

Bain-Turc ne me laissa aucun doute à ce sujet. C'était la septième victime. Saloperie de *Dasein*, tiens. J'avais rien pu faire. J'étais déshonoré, moi, le commissaire Seurane. J'avais rien vu venir.

*

* *

La Porte interdite

Suite et triste fin

Hormis les émissaires, personne n'avait jamais vu le Seigneur à la Barbe bleue. Wultan fut le premier. Il fut aussi le dernier. Le rayon du désintégréteur ricocha sur la fourrure du Seigneur et atteignit Wultan en plein front.

Wultan s'écroula sur le carrelage. Le chat que tout le monde appelait le Seigneur à la Barbe bleue s'avança vers lui dans un grand bruit de bottes. Derrière lui, le corps de Romsa reposait vidé de sa glie.

Deux misérables

Barbe-bleue. Terrible nom qui résonne comme un crime dans l'histoire du meurtre. Acte horrible, car cruel ; terrifiant, car superbe.

Barbe-bleue, c'est le crime des rois.

Le peuple enfreint la loi, tout au plus. Il vole du pain pour survivre ; ses larcins sont des pis-aller. Le crime a son Tiers-État : le vol. Il a son clergé : le mensonge. Et il a sa noblesse : le meurtre. Barbe-bleue, c'est la noblesse, le cordon bleu, la légion d'honneur, les palmes académiques et le prix du plus beau caniche ; c'est le Bonaparte du crime.

Ô grandeur déchue qui des cieux troubles où demeure l'âme fait jaillir le sombre éclair du mal !

Quelle marque Barbe-bleue laissera-t-il dans l'histoire ? Était-ce un monstre ? Était-ce un dieu ?

C'était un dieu.

Détaillons.

Barbe-bleue avait un cabinet. Personne n'avait le droit d'y rentrer et personne d'autre que lui ne savait ce qu'il contenait : c'était un cabinet secret. Un jour Barbe-bleue partit en voyage et, comme il savait sa femme curieuse, il lui avait formellement défendu de pénétrer dans le sanctuaire, tout en lui en donnant la clef.

Confiance naïve ou cruauté déguisée ? Nous

penchons pour la seconde hypothèse.

Pendant l'absence de son mari, la pauvre femme luttait contre la tentation. Elle menait, telle Napoléon contre Wellington, une de ces batailles décisives qui font l'histoire ; pauvre nouvelle Ève, suppliciée dans ce Paradis dont le bon Dieu était un diable. L'auteur de ces lignes, qui a connu beaucoup de femmes et qui ne s'en cache pas, a pu lui-même être témoin de tels combats contre ce poison : la tentation, qui n'a qu'un seul antidote : la curiosité.

Finalement, elle se décida à jeter un oeil dans la pièce. Quand elle aperçut les cadavres, ce n'est plus un oeil qu'elle jeta ; ce furent les deux yeux tout entiers, avec leur nerf optique détaché du cerveau ! Haletante, au bord de l'asphyxie, elle laissa tomber la clef du cabinet, qui se tacha du sang des malheureuses.

On connaît la suite. Le mari découvrit la faute et s'en allait tuer la pécheresse quand les deux frères de celle-ci vinrent la sauver.

Que peut-on tirer de cette triste histoire ?

Rien.

Misère de ce monde, où les destins se lient et se délient dans les gorges naissantes et profondes du vice !

*

* *

La Porte interdite

Suite et fin heureuse

Hormis les émissaires, personne n'avait jamais vu le Seigneur à la Barbe bleue. Wultan fut le premier. Le rayon de son désintégrateur atteignit le Seigneur à la Barbe bleue en plein front.

Wultan contempla avec incrédulité le corps du Seigneur étendu sur le carrelage. C'était donc ce canard au corps difforme qui avait régné pendant des siècles sur la conscience de millions d'hommes et de femmes. Quelle ironie ! Autour de la Citadelle, le voile se déchira. Les Tevaxiens s'étaient immobilisés et semblaient revenir d'un grand sommeil.

Au sommet de la Citadelle, Wultan avait délivré Romsa de sa cage. Pour le moment, il leur fallait réapprendre à vivre heureux. Plus tard, ils devraient reconstruire la race des Norméens...

L'Ombre sur le château.

Je dois témoigner. Bien sûr, personne ne me croira. Le sort a voulu que je perde cette clef, le seul témoignage tangible de tout ce que j'ai vécu ces derniers mois ; mais après tout, peut-être est-ce mieux ainsi : je n'ose penser à ce qui pourrait arriver si les secrets innombrables que j'ai découverts pour mon malheur étaient révélés à l'humanité inconsciente des horreurs insondables qui rôdent au-delà de notre système solaire depuis un temps bien antérieur à l'avènement de l'homme, il y a des éons de cela. Puisse une force supérieure guider ma main et m'aider à remplir la mission que je me suis donnée : je dois témoigner, dans l'espoir que ce manuscrit tombe entre de bonnes mains.

J'ai épousé Charles P. Bluebeard le 31 octobre 1927. Un événement familial m'avait poussée à retarder la cérémonie, initialement prévue pour l'été. Ce fut un événement fastueux, grâce aux sommes fabuleuses qu'y avait investies mon promis et malgré la réputation de celui-ci — après tout, n'était-il pas apparenté aux Cabbage du Vermont, les descendants du vieux Jean de la Cabache, mort dans des circonstances étranges en 1764 ?

Mes premiers jours dans la demeure familiale où mon mari avait tenu, contre tous les arguments que ma famille avait avancés, à continuer à résider, furent placés sous le règne d'une tranquillité que troublaient à peine le hurlement incessant du vent dans les collines alentour et les lueurs de feux gigantesques qu'on pouvait apercevoir au loin. La demeure était une bâtisse cyclopéenne d'âge respectable, reconstruite sur les ruines de la première maison familiale, érigée par les fondateurs de cette souche étrange des Bluebeard, qu'une foi hétérodoxe avait, d'après les chroniques familiales, poussés à immigrer dans ce pays neuf intouché par les superstitions intolérantes de l'Ancien Monde.

Seul avait rompu cette harmonie le regard étrange avec lequel mon mari avait souligné l'interdiction qu'il me faisait d'ouvrir la porte de la

cave, un souterrain antique et délabré qui devait sûrement être relié à quelque grotte ou rivière troglodyte. Comment mon esprit pourtant encore sain à l'époque — puis-je encore en dire autant aujourd'hui ? — n'a-t-il pas fait revenir à la surface de ma mémoire ces rumeurs interdites et englouties que j'avais entendues dans mon enfance ? (Je dois préciser que j'avais au jour de mon mariage à peine vingt ans, alors que Charles P. Bluebeard approchait la cinquantaine. Mais son regard magnétique, son immense érudition sur ce qui concernait le folklore local et aussi sa magnifique barbe de jais m'avaient séduite, d'une façon que je ne pouvais m'expliquer, comme si une force inconnue m'attirait vers cet homme étrange.) Ne disait-on pas en effet que j'étais sa septième épouse, et que les malheureuses qui m'avaient précédé avaient toutes succombé à un mal étrange ?

Un jour que mon mari — cela lui arrivait fréquemment, car ses études sur le folklore étaient insatiables — avait quitté Bluebeard Mansion pour une nuit, je ne pus m'empêcher d'aller ouvrir cette porte maudite. Je crois que je poussai un cri avant de m'évanouir. Revenue à moi, je n'eus plus qu'une idée : fuir, fuir au plus vite cette maison maudite, tant que ma raison n'avait pas vacillé !

Je ne pourrais rapporter les heures qui suivirent cet instant et précédèrent celui où je retrouvai mes esprits dans le compartiment d'un train m'emmenant vers des lieux sûrs et connus de moi seule. Tout se passa comme dans un rêve, ou plutôt un cauchemar. Mais je n'oublierai jamais ce que je vis sous les voûtes cyclopéennes et rongées par l'humidité de cette cave ignoble. D'ailleurs, je pensais qu'*il* ne m'a pas oubliée non plus... Il est à mes trousses, et me retrouvera : comment pourrait-il me pardonner d'avoir vu ce que j'ai vu ? Car derrière cette porte immonde, j'eus le temps d'apercevoir *six corps de femmes à moitié dévorés par les rats* !

Il était une fois dans un beau pays à l'ouest

UNE GARE ABANDONNÉE. TROIS TRUANDS MEXICAINS VÊTUS DE TRENCH-COAT POUSSIÉREUX. EN FACE D'EUX, APPUYÉ SUR UNE BARRIÈRE ET REGARDANT LA VOIE FERRÉE, L'HOMME-QU'ON-SAIT-PAS-D'OÙ-IL-VIENT.

« Hey. Gringo. Tu vois quelque chose ? »

LE VENT SOUFFLE.

« Hey. Gringo. Tu ne vois rien venir ? »

LE VENT SOUFFLE. LE PORTAIL GRINCE.

« Hey. Gringo. Tu as de la merde dans les yeux ou quoi ? »

GROS ÉCLAT DE RIRE. LE GRINGO SORT UNE CLÉ DE SA POCHE. IL LA LANCE EN L'AIR ET LA RATTRAPE. LE VENT RESSOUFFLE.

« Tu n'es pas très bavard, coyote. On aime pas trop ça, les pied-tendres. »

L'HOMME-SOLITAIRE-QU'ON-SAIT-PAS-COMMENT-IL-S'APPELLE RELÈVE LE BORD DE SON CHAPEAU. ON APERÇOIT SES YEUX, L'ESPACE DE CINQ MINUTES.

« Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

LA MUSIQUE DEVIENT DE PLUS EN PLUS FORTE. LE PORTAIL GRINCE.

« Qu'est-ce que tu cherches, gringo ? »

UN TEMPS. GROS PLAN SUR LES YEUX DE L'HOMME-QU'ON-SAIT-PAS-QUI-C'EST.

« Je cherche... un homme. »

LA MUSIQUE ATTEINT SON PAROXYSMES. LE PORTAIL SOUFFLE ET LE VENT GRINCE.

« Un homme à la barbe bleue. »

LES TRUANDS FORMENT UN CERCLE AUTOUR DE L'HOMME-QUI-N'A-NI-BUT-NI-NOM. GROS PLANS SUR LEURS YEUX. GROS PLANS SUR LEURS MAINS. QUINZE MINUTES S'ÉCOULENT.

« C'est moi que tu cherches ? »

L'HOMME QUI VIENT DE PARLER S'AVANCE LENTEMENT VERS LE PETIT GROUPE. MUSIQUE AVEC CHOEURS. LE VENT GONFLE SON TRENCH-COAT POUSSIÉREUX. SOURIRE GLACÉ. L'HOMME A LA BARBE BLEUE.

« Qui es-tu ? »

L'HOMME QU'ON-N'A-JAMAIS-VU-ICI-COMME-QUI-DIRAIT-UN-ÉTRANGER RECOMMENCE À JOUER AVEC SA CLÉ.

« Mon nom ne t'apprendrait rien, Bluebeard.

– Tu m'as appelé par mon nom... (UN TEMPS) Ceux qui ont prononcé mon nom avant toi n'ont jamais eu l'occasion de le faire une deuxième fois. »

LES DEUX HOMMES SE FONT FACE. LES TRUANDS MEXICAINS RECULENT POUR LAISSER LES VRAIS AMÉRICAINS RÉGLER LEURS COMPTES. LA MUSIQUE EST DE PLUS EN PLUS FORTE. LES DEUX HOMMES SE JAUGENT DU REGARD. PUIS ILS DÉGAÏNENT. BLUEBEARD EST TOUCHÉ. L'AUTRE S'APPROCHE, LA CLÉ DANS LA MAIN.

« Qui es-tu ? »

L'HOMME QU'ON-SAIT-MÊME-PAS-SON-PRÉNOM LUI JETTE LA CLÉ. FONDU ENCHAÎNÉ. UN RANCH PERDU AU MILIEU DE LA PRAIRIE. BLUEBEARD PLUS JEUNE. IL RIT AUX ÉCLATS. PAR TERRE, LE CADAVRE D'UNE JEUNE FEMME. UN PETIT GARÇON PLEURE SUR LE CORPS. IL SERRE UNE CLÉ DANS SA MAIN. FIN DU FONDU. BLUEBEARD COMPREND TOUT ET S'ÉCROULE. L'HOMME-SOLITAIRE-QU'ON-N'A-JAMAIS-VRAIMENT-TOUT-COMPRIS-SON-RÔLE S'EN VA VERS LE SOLEIL COUCHANT. MUSIQUE À LA MORRICONE.

THE END

La Modernité sur la route

Château — Porte — Érable, marbre et barbe
Bleue comme la vapeur des locomotives
Qui nous emportent vers l'avenir à cent à l'heure.
Elle est seule ; froide ; épousaillée

De celles d'avant — pas de traces, nombreuses.
En avant ! Bagarre contre l'interdit ! Allons !
La clef.

La porte.
Le sang vermillonissant ;

Recul, mais la tache ne partira pas.
— Quoi, comment, qu'as-tu fait, interdit, putain !
Il s'avance, couteau (pas entre les dents, mais dans
La main, entre ses doigts).
Barbe, marbre, épouvantable ; château-porte.

Rien sur la route de poudre-soleil.
Rien dans les yeux d'Anne la rougeaude.
Ah mais si, qui ?

Ivan le frère, le Garde rouge
— Il en a abattu, des pourceaux blancs ! —
Enfin accourt, depuis le front.
Bagarre, pistolet, fureur, sauvée.

Château, marbre, érables, plus de porte



La barbante bleue

Vaudeville en un acte

SCÈNE 1

Le séjour d'un appartement bourgeois.
Amédée Bleue, le mari ; Zéphyrin, le domestique

AMÉDÉE, *faisant les cent pas dans son appartement cossu* : Mais que fait-elle ? Elle devrait être rentrée depuis une heure !!! Serait-elle encore en train de faire la cocotte au Bon-Marché ? Ah ! peste ! Et moi qui l'attends pour souper avant de me rendre à mon cercle de whist !!

ZÉPHYRIN, *entrant après avoir frappé* : Monsieur ! Madame me fait dire à Monsieur que Madame a été retenue et que Madame ne sait pas quand elle sera de retour. (*s'inclinant* :) Puis-je disposer, Monsieur ?

AMÉDÉE, *étouffant de rage* : Fais, fais, mon bon Zéphyrin ! Je vais me préparer, je souperai ensuite. (*Zéphyrin sort.*) Or ça ! La petite dinde me cacherait-elle quelque chose ? Je vais aller voir dans sa chambre s'il n'y a pas un cadavre dans le placard ! (*Il rit, amusé par son trait d'esprit.*)

SCÈNE 2

La chambre de Madame Bleue
Amédée

AMÉDÉE, *entrant sur la pointe des pieds* : Tout semble normal... Mais... mais... quel est ce bout de flanelle à pois rouges qui dépasse du placard ? (*Il s'avance vers le placard avec prudence.*) Sapristi ! C'est un caleçon long ! (*Il ouvre le placard avec rage.*) Ciel ! Mais ce sont Léonard, Alfred, Hippolyte, Charles, Octave et Jules, mes camarades de whist ! (*Ils sont morts, égorgés, accrochés à des cintres dans la penderie.*) Je suis donc cocu ! Ah ! la garce ! (*Bruits de pas se rapprochant.*) Ciel ! Ma femme qui revient ! Il ne faut pas qu'elle me trouve ici ! Entrons dans ce placard ! (*Il entre précipitamment, laissant dépasser un pan de sa robe de chambre en pilou.*)

SCÈNE 3

Amédée, dans le placard ; entre Madame, une matrone engoncée dans une robe de satin noire ; puis Zéphyrin

MADAME, *l'air soupçonneux* : Hmm... Ça sent l'after-shave. Mais... quel est ce bout de pilou qui dépasse de mon placard secret ? (*Elle ouvre la porte du placard.*) Ciel ! Mon mari ! Mais qu'avez-vous fait là,

Amédée ! Quelle horreur ! Quelle conduite outrageante ! Fouiller dans mes cadavres !

AMÉDÉE, *penaud* : Pardonnez-moi, ma douce ! Je n'ai rien vu ! Je vous assure, je n'ai rien vu !

MADAME, *brandissant une épingle à chignon* : Je m'en vais punir votre curiosité ! Vous allez rejoindre mes amants dans cette penderie !

AMÉDÉE, *tombant à genoux* : Oh ! Permettez-moi au moins de faire mes adieux à notre bon Zéphyrin !

MADAME, *tirant sur le cordon de service* : Soit ! Cette conduite vous honore !

Entre Zéphyrin.

ZÉPHYRIN : Madame a appelé ?

AMÉDÉE : Mon bon Zéphyrin ! C'est l'heure de nous dire adieu ! (*à voix basse*) Mets-toi à la fenêtre et dis-moi si tu ne vois rien venir ! Ma mère doit justement me rendre visite ce soir !

ZÉPHYRIN, *à voix basse* : Désolé Monsieur, je ne vois que le gazon de Monsieur qui verdoie et l'allée de gravier de Monsieur qui poudroie.

MADAME : Pressons ! Il est l'heure !

AMÉDÉE : Qu'il est dur de se quitter ! (*même jeu*) Es-tu bien sûr ?

ZÉPHYRIN, *à voix basse* : Je ne vois que le gazon de Monsieur qui verdoie. Tiens ! je vois aussi le chien de Monsieur qui merdoie. (*Il s'exclame.*) Oh ! (*à voix basse*) Je vois Madame la mère de Monsieur qui traverse en courant le jardin !

SCÈNE 4

Amédée, Madame, Zéphyrin, la belle-mère

LA BELLE-MÈRE, *entrant essoufflée* : Ah ! Ma bru ! Qu'allez-vous faire ! (*Elle sort un rouleau à pâtisserie de son sac et en assène un coup sur le crâne de sa belle-fille.*) Je savais bien qu'elle avait mauvais genre !

AMÉDÉE, *se jetant dans les bras de sa mère* : Mère ! Je l'ai échappé belle !

LA BELLE-MÈRE, *rangeant le rouleau à pâtisserie* : Amédée ! Vous m'avez fait une peur bleue !

RIDEAU

La plus bleue des javas

Sur l'air de « La plus bath des javas »

Je vais vous raconter
Une histoire arrivée
À Lisette une pauvrete esseulée.
Il y avait en c'temps là
Un type riche et beau gars
Barbe bleue qu'on l'surnommait ç'ui-là
Mais l'problème c'est qu'c'marlou
Était un vrai voyou ;
Les curieuses il leur tranchait le cou

La pauvr' le rencontra
Sur un air de java,
Du côté d'la Villette
Sur un air de javette.
Il lui d'manda sa main
Sur un air de javin.
Elle fondit pour ses yeux
Sur un air déjà vieux.

Refrain :

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Ecoutez ça si c'est chouette !
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
C'est la plus bath' des javas.

Ils allèr'nt mettr' l'affaire
Devant Monsieur le Maire
Et rapidement se marièrent
Le lend'main, l'hobereau
Lui dit: « T'as pas de pot !
Faut qu'je quitt' le château presto. »
Elle lui dit: « J'ai compris,
Tu dois voir du pays,
Je t'attendrai seule au logis. »

Alors il s'en alla
Sur un air de java
Boul'vard de la Chapelle
Sur un air de javelle.
Il s'offrit à prix d'or
Sur un air que j'adore
Des tapins très vieill' France
Sur un air de jouvence.

Au refrain

Lisett' pendant ce temps,
Invitait plein de gens
À visiter l'appartement.
Mais jamais ell' n'ouvrait
La port' du cabinet
Où personne n'entrait jamais.
Son mari l'avait dit:
« Y aller, j'l' interdis,
Sinon ça va sentir l'roussi. »

Mais un jour elle entra
Sur un air de java
Et vit les corps par terre
Sur un air de javère,
Éventrés à coups d'pic
Sur un air de javic,
Et l'carr'lage et les taches
Sur un air de jeun'vache.

Au refrain

Ell' cria tell'ment bien
Qu'la clé tomba d'sa main
Et se tacha d'liquid' sanguin.
Ell' la passe au chiffon,
Ell' la lave au savon
Mais fallut se faire une raison :
Quand l'mari rappliqua,
De retour de java,
La tach' de sang était encore là.

Il comprit, menaçà,
Sur un air de java.
Mais les frangins radinent
Sur un air de javine.
Et c'qu'ils lui ont coupé
Sur un air de javier
C'est pas seul'ment sa bouille
Sur un air de javouille.

Au refrain

L'affaire Barbe Bleue

Le soldat d'infanterie et le gendarme ont cherché à défendre leur soeur. Nul besoin de chercher les armes du crime, ni même ceux qui les tenaient. « Qui aurait cru pareille histoire ? »... « Quelle horreur ! » s'extasiaient les voisins appelées à témoigner à la décharge des deux prévenus ; car l'affaire peu ordinaire qu'on juge en ce moment au Tribunal de ***, l'affaire dite « Barbe-Bleue », voit la victime décédée susciter une émotion toute particulière. La gentilhommière de M. Bleue renfermait un cabinet dérobé ; plusieurs corps y furent retrouvés, en état de décomposition avancée, pour l'instant méconnaissables, mais qui pourraient être ceux de précédentes compagnes de la victime, que celle-ci aurait égorgées une à une. On comprend dès lors que le procès soit presque autant celui de la victime que celui des deux militaires, dont l'hébétude, bien innocente dirait-on, fait ressortir l'aspect sordide des éléments du dossier. Les pièces à conviction défilent, essentiellement les armes de service des deux prévenus ainsi que les balles extraites du corps de la victime, mais aussi la clé encore maculée de sang accompagnée de photographies prises par la Police Judiciaire dans le fameux « cabinet de l'appartement bas ». Mais d'autres aspects de l'affaire,

et en particulier le train de vie fastueux affiché par la veuve ainsi que sa soeur, n'ont pas manqué de soulever des commentaires, et les rumeurs vont bon train. Coup de théâtre ? Suite logique ? Toujours est-il que le procureur vient d'annoncer que de nouvelles dépositions vont être versées au dossier, et qu'un témoin à charge supplémentaire est sur le point d'être introduit. On murmure, dans les milieux autorisés, que la soeur de la veuve, Anne, n'aurait pas été le seul témoin de l'arrivée des deux prévenus sur les lieux du crime et que les nouveaux éléments du dossier contredisent, notamment en termes de chronologie (point crucial !) la version des faits de la défense. On parle de requalification des chefs d'accusation, de nouvelles inculpations, certains avancent « association de malfaiteurs » et « meurtre »... L'entourage des deux soeurs a manifesté son étonnement : « Qui croira pareilles horreurs ? »... « Quelle histoire ! » ; mais en écho, on se souvient qu'une ancienne amie de la veuve, qu'elle avait négligé d'inviter lors de la tragique après-midi, avait prophétisé que Mme Bleue ne pleurerait pas son défunt mari bien longtemps. Barbe-Bleue, affaire classée ? Rien n'est moins sûr.

*

* *

barbebleue.zsh

```
#!/usr/local/bin/zsh
$barbe=bleue
$femme=7
if [ "$mariage" ]
then $porte=ouverte && $clef=tachee;
    echo "Ça va chier !"
fi
while [ $route= "poudroie" || $soleil= "rougeoie" ]
then echo "Soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?" ;
wait 120
else echo "Ayé, le voilà !"
if [ $gentil > $méchant ] then happy_end
else $gentil > $mechant quand même
fi
echo "Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants."
```

Voyelles

Yeux noirs, teint blanc, sang rouge, herbe verte, barbe bleue,
Je dirai quelque jour vos mortelles passions :
Yeux, miroirs noirs endeuillés par la malédiction
Assombrie par l'horreur qui sourd de ces cheveux,

Golfes d'ombre ; teint blafard sous-jacent d'abjection,
Empreint de cruauté et pourtant amoureux ;
Sang pourpre, ruisselant en flots voluptueux
Qui inondent la chambre avec délectation.

Herbe voilà qu'elle verdoie sans qu'on ne voie
Rien venir. Le château plein de strideurs d'émoi
Et de pièces secrètes aux senteurs de charogne

S'est ouvert à la reine avec perversité,
L'offrant comme une oie blanche à la barbe et au nez.
— Barbe bleue qui conclut dans un grand rire jaune !

*
* *

Barbe-Bleue bouc émissaire

L'histoire des sept femmes de Barbe-Bleue est dans doute l'un des contes sanglants les plus appréciés de leur jeune public, en particulier dans la version où le personnage éponyme — cristallisant¹ toute l'aversion de l'auditoire — se voit puni au terme d'une attente presque insoutenable par un justicier arrivé *in extremis*. Notre intention n'est pas de nous appesantir sur le caractère éhontément hollywoodien de cet *happy ending* sirupeux, ni sur la révoltante fallaciosité de sa morale, tendant à convaincre les jeunes personnes de la supériorité d'un jeune vaurien opportuniste sur un homme établi jouissant d'excellentes situation et fortune. En effet, la criante injustice que nous espérons réparer ne tient pas plus à la structure narrative qu'à la fausse moralité qui conclut ce conte prétendument pour enfants. On verra que, seule, une interprétation courageuse et révélatrice dans sa simplicité permet d'en faire émerger la signification sous-jacente, sinon cachée.

Dès *l'incipit* du conte, Barbe-Bleue est présentée comme un seigneur de quelque importance, assez âgé déjà, et respecté de tous, ses attributs kératineux — sa barbe « de patriarche »² — ne constituant qu'une manifestation supplémentaire de la corrspondance, voire de la confusion, qui s'établit entre le personnage et la figure paternelle. L'histoire débute par le récit d'une vie paisible dans un superbe château de famille, où Barbe-Bleue cohabite avec une très jeune femme, de plus de trente ans sa cadette, qu'il chérit tendrement. La seule ombre qui vienne troubler la quiétude de cette relation « père-fille » tient au tabou universel que symbolise la « clef » si tentatrice du cabinet du père, présente en permanence et cependant inaccessible. Cette métaphore de la « clef » et de la « serrure », outre sa transparente évocation du rapport charnel interdit, souligne le caractère exclusif du désir que la jeune fille porte à cette clef : il lui semble qu'elle seule peut conve-

nir à la «serrure», ce qui fait écho à la détermination des petites filles ne pouvant concevoir d'épouser qui que ce soit en-dehors de leur papa. Mais ce qui aurait pu rester un complexe d'Électre particulièrement aigu trouve une résolution moralement indéfendable. Profitant d'un moment d'«absence» de Barbe-Bleue, la jeune « fille » réalise son désir malsain et comprend vite, mais trop tard, l'horrible portée de son acte. Trop tard, car, la « clef » ayant été introduite dans sa « serrure », elle se retrouve maculée du sang procédant de l'ouverture de la « porte », et malgré tous les efforts de la malfaitrice pour en effacer-refouler les traces, sa suprême désobéissance reste aussi irréversible³ qu'indissimulable.

L'on remarque que, jusqu'à ce point, la trame de la narration ne diffère guère de celle de l'épisode biblique des filles de Lot⁴ dont elle s'inspire probablement. Un élément supplémentaire vient toutefois réclamer une interprétation propre; en effet, la découverte des six cadavres dans le cabinet semble relever de deux grilles de lecture différentes. D'une part, la présence de cops humain sans vie apparente dans le confinement de la « chambre rouge » - matrice est présentée comme une suite de l'ouverture de la porte, et reflète l'angoisse profonde et constante de la grossesse — preuve irréfutable d'une insoutenable culpabilité — qui gâche le triomphe de la réalisation de l'acte sexuel.⁵ Par ailleurs, ces corps de femmes semblent également symboliser la projection des pulsions de Mort ressenties par la jeune fille à l'égard de tous les personnages féminins susceptibles d'entre en concurrence avec elle dans la séduction de son père. Au premier chef, bien sûr, on trouve sa mère, belle-mère ou marâtre, partie peut-être, morte sans doute, et pourtant toujours présente à l'esprit du père, obsédant obstacle à sa conquête. Mais aussi toutes celles qui ont précédé la jeune filles : ses soeurs plus âgées, plus aimées peut-être, et qui ont quitté la maison (mort symbolique) sans perdre leur supériorité vis à vis de leur cadette.

Barbe-Bleue « de retour » au château, ou plutôt à la conscience, a tôt fait de découvrir, au vu de la flétrissure de la « clef » et de la «serrure», l'abomination dont sa « fille-épouse » s'est rendue coupable. Fou de colère et de chagrin, il prend la décision de chasser — et donc de « tuer » — sa fille afin de laver dans le sang de cette déchirante

séparation l'horreur dont elle s'est couverte. Malgré ses supplications et ses adjurations, la jeune fille voit donc se briser à tout jamais ses rêves de bonheur tranquille et exclusif avec son père-mari ; elle en conçoit une rage à la mesure de son forfait et réclame l'assistance de son frère pour punir Barbe-Bleue de l'avoir ainsi repoussée. Ce complice est trop heureux de satisfaire à son tour son Œdipe⁶ personnel par un lâche parricide, revêtant ainsi le rôle de chevalier servant pour sa grande soeur si maternelle. L'épisode du guet de la « Soeur Anne » peut, lui aussi, être compris à la lumière de cette interprétation comme l'attitude d'une soeur plus jeune, plus lointaine (cousine ?), ou tombée en disgrâce paternelle, que ce statut familial met à l'abri de la jalousie de la jeune fille, et qui se refuse à voir les événements pour ce qu'ils sont — ou, du moins, à l'admettre en public — devenant, par ce coupable silence et par son discours de diversion, la complice de l'assassinat de Barbe-Bleue, père trahi de tous ceux qu'il aura aimé.

Cette mise en lumière audacieuse de la perversité et de l'exaltation du mal qui suintent de ce récit folklorique, pour éclairante qu'elle soit, gagnera bien sur à être étendue à l'ensemble du corpus des contes populaires, révélant ainsi à des générations de parents consternés l'abîme de subversion et d'amoralité qu'ils ont si longtemps et si aveuglément présenté à la perspicacité des imaginations enfantines.⁷ Sans doute, pris de remords, chercheront-ils d'hypothétiques récits de substitution pour berser le soir venu leurs chères têtes blondes. Qu'ils se rassurent, car la solution est à portée de main : pour plonger rapidement et immanquablement toute psyché sublunaire dans un esprit profond et sans rêve, rien ne vaut la lecture de Lacan.

¹ *De la haine*, Stendhal

² *Barbe-Bleue, morale d'un conte*, A. Reyes, *Le Monde* du 15 novembre 2001

³ *Car jamais avantage, lon-la, car jamais avantage Perdu n'fut retrouvé*, Chanson de marins.

⁴ **Gn 19: 30-38**, *Grandeur et Décadence des enfants d'Abraham*, livrets de la comédie musicale.

⁵ *Morphologie du conte érotique*, Marquis de Propp.

⁶ *Comment j'ai mangé mon père*, S. Freud

⁷ et ses verts paradis, qu'y disaient ! Ah non mais vraiment, les gosses...

Revue de presse

Arrestation

Communiqué de l'Agence France Presse

L'un des plus dangereux tueurs en série de ces dernières années a été interpellé mardi par la brigade de recherche de la gendarmerie nationale de l'île de la Réunion, apprend-on de source judiciaire. Surnommé Barbe Bleue, le meurtrier présumé, dont l'identité n'a pas été révélée, est un médecin généraliste. « Il est soupçonné d'avoir assassiné une à une ses épouses et d'avoir dissimulé leurs cadavres dans le grenier de sa maison à Saint-Denis », a déclaré le procureur de la République. Selon une source proche du dossier, sa huitième femme a eu la vie sauve grâce à l'arrivée inopinée de ses frères qui ont maîtrisé le fou furieux au moment où il allait lui trancher la gorge.

Cadavres dans le placard

Extrait de l'article paru dans *Détective*

Un décor de rêves, une maison au bord de la plage, et l'horreur au RDV. Marie Lareine, jeune ouvrière réunionnaise, est sur un petit nuage. Elle vient d'épouser un riche médecin de Saint-Denis, Barbe Bleue. Que lui, puissant notable, ait pu la demander en mariage, lui semble tout simplement incroyable. Il y a bien ce mystère qui entoure ces précédentes femmes. Mais Barbe Bleue est tellement séduisant, et surtout tellement riche... De retour de leur voyage de noces, son époux lui a annoncé qu'il la quittait pour quelques jours. Il lui a laissé toutes les clefs de la demeure, lui recommandant seulement de ne pas utiliser celle du grenier. Ne pouvant croire que tout cela soit à elle, Marie explore avec frénésie toutes les pièces de sa nouvelle maison. Ne pouvant plus y tenir, elle ouvre la porte du grenier. Et là, un spectacle horrible l'attend. La pièce maculée de sang séché est jonchée de corps sans vie : les sept femmes décapitées de Barbe Bleue ! (...)

Le martyr des Réunionnaises

Extrait de l'article paru dans *Elle*

La rédaction de notre journal se fait une fois de plus le porte-parole de la condition féminine et dénonce le sort réservé aux femmes dans notre pays. Si le combat pour l'égalité est loin d'être gagné en métropole, la situation est encore plus alarmante dans les DOM-TOM. La terrible affaire Barbe Bleue, à la une de tous les journaux, en

est la macabre illustration. Comment comprendre que ses sept précédentes femmes aient pu disparaître dans l'indifférence générale, sans que personne, ni famille, ni amis, ne se préoccupe de leur sort ? Sans emploi, cloîtrées par leurs maris et condamnées aux tâches ménagères, les Réunionnaises connaissent une situation préoccupante. Espérons que l'émotion soulevée par ce terrible fait-divers soit un électrochoc et que la mort odieuse de ces sept innocentes ne soit pas vaine.

Un crime du colonialisme

Extrait de l'article paru dans *L'Humanité*

L'arrestation de Barbe Bleue, bourgeois respectable de Saint-Denis, pour le meurtre de ses sept femmes, pointe du doigt la terrible inégalité qui, en dépit de réelles avancées sociales, règne dans les DOM-TOM entre travailleurs et classes possédantes. Si l'île Bourbon a été rebaptisée Réunion, on ne peut pas dire que le changement pour les habitants ait été marquant. Le colonialisme perdure de manière larvée sous couvert d'un simulacre de démocratie qui continue à faire le jeu des nantis. Les sept femmes de Barbe Bleue, toutes réunionnaises de souche, ouvrières dans l'usine pharmaceutique de l'île, sont mortes victimes d'un petit blanc, produit emblématique de cette bourgeoisie dégénérée qui s'efforce de maintenir les populations locales dans un état d'aliénation. Séduites par le prestige de sa profession, leurrées par son train de vie, elles ont payé cher leur rêve d'ascension sociale. Leur calvaire doit nous inciter à poursuivre notre juste lutte pour l'émancipation des peuples.

La vie sauvée par un SMS

Extrait de l'article paru dans
50 millions de consommateurs

En conclusion de cette enquête comparative portant sur les différents abonnements proposés par les opérateurs de téléphones portables, nous accorderons une mention spéciale à Bouygues Télécom. La miraculée de l'affaire Barbe Bleue n'a eu la vie sauve que grâce au 10 SMS gratuit de son abonnement téléphonique. Alors qu'elle n'avait plus de forfait et que son mari se précipitait vers elle avec une hache pour lui trancher la tête, elle a pu envoyer un texto à ses frères qui ont volé à son secours.

D'azur pileux

Pièce (?)

La scène se déroule dans une pièce grise, sans fenêtre. De longs câbles bleus tombent du plafond, jusqu'à hauteur humaine. Le fond de la salle s'ouvre en un long couloir au bout duquel on distingue une petite porte noire, entrouverte. Lui est assis sur une chaise, face au public, dans le noir ; Elle est prostrée, de profil, contre le mur gauche, lui tournant le dos, violemment éclairée par un projecteur.

LUI : Tu savais que tu n'aurais pas dû.

ELLE : Oui, je sais.

LUI : Tu connais le prix à payer.

ELLE : Je le connais.

LUI : Tu...

ELLE, *un frisson l'agite* : Mais...

LUI : Je...

ELLE : Si...

LUI : Oui ?

ELLE, *elle redresse la tête et tend les yeux au ciel* : J'aurais aimé prier une dernière fois.

LUI, *rejetant violemment sa chaise en arrière et se redressant, hurlant* : Eh bien, soit !

Rideau. Une femme parcourt les rangs des spectateurs, scrutant.

On entend une voix derrière les rideaux.

LA VOIX : Anne...

LA SCRUTATRICE : Que le ciel...

LA VOIX : Ma sœur...

LA SCRUTATRICE : La route...

LA VOIX : Rien ?...

LA SCRUTATRICE : Rien, toujours rien, encore et toujours rien...

ENSEMBLE : Tout n'est que poudroïement dans le vent...

La scrutatrice se laisse tomber à terre en un lent mouvement tournant.

Elle redresse soudain la tête, s'étonne et court se faufiler derrière les rideaux.

LA SCRUTATRICE : Ils sont là.

Fracas. Bruits de lutte. Le rideau est agité de mouvement frénétique. Un cri.

Silence.

Le rideau s'ouvre. Lui est à genoux, main sur le cœur, éclairé par sept projecteurs ; Elle, la scrutatrice et deux hommes se tiennent debout, alignés derrière lui, dans l'ombre. Sept jeunes filles, en loques, maquillées en cadavres et la gorge tranchée, sortent successivement de la porte du fond, vont embrasser l'homme à genoux et disparaissent en coulisse ; à chaque baiser, un projecteur s'éteint.

Noir complet, puis des projecteurs illuminent un à un les visages des comédiens.

ELLE : Barbe...

LA SCRUTATRICE : Bleue...

HOMME 1 : Est...

HOMME 2 : Mort.

Rideaux.

Alors tu vois, c'est l'histoire d'un mec, sa barbe, elle est bleue. Et alors au bout d'un moment il se marie ; et puis à la fin y meurt passqu'y voulait égorger sa femme, là, et la mettre avec les autres dans son petit cabinet spécial, là, passqu'elle avait été y fourrer son nez, alors que lui, y voulait pas évidemment... Et alors en fait, c'est ses frères à elle qui le tuent et pendant qu'ils arrivent, la soeur elle est en haut de la tour, là, et elle gueule toutes les cinq minutes : « L'herbe elle est verte... l'herbe elle est verte... » J'te jure ce film, mon pauvre... C'est pas mortel comme histoire ça ?

Auteurs:

MarieMartin,
Céline
Bonicco, Aurélien
Langlois, Carole Boidin,
Thierry Mora,
Laurent
Coolen,

Blaise Li, Sébastien Lion,

Fabie Gallaire, Julien Schuh,

Diane
Benezech